

L'ÉGLISE DE BOUVINES

Comme en de nombreux endroits, une véritable frénésie s'empare des curés et des édiles, lorsqu'ils veulent rebâtir l'église paroissiale sous le prétexte qu'elle est trop petite, insalubre, en grand danger de s'effondrer. C'est parfois vrai, mais c'est le plus souvent exagéré. La vraie raison est, en général, que l'on veut montrer la réussite de la localité, tant spirituelle que matérielle, en un temps où la richesse est apportée par une industrie et une agriculture florissante. Bouvines ne va pas échapper à cette ambition et à ces travers : Sur l'annonce de la souscription des vitraux en 1888, il est écrit que *sur l'emplacement de cette chapelle, qui tombait en ruine, s'est élevé, il y a quelques années, un édifice bâti dans le style contemporain de la bataille...* La photo qui a été prise de l'ancienne église, qui n'était pas une chapelle, dément cette assertion.

Le maire, Félix Dehau (1846-1934) lance l'idée d'une reconstruction en 1878. Il est permis de s'étonner qu'il n'ait pas fait appel à Charles Leroy, le spécialiste du néogothique. Mais celui qui devait construire la future cathédrale de Lille venait de se fâcher avec la Commission responsable des travaux. Et Félix Dehau faisait partie de cette assemblée ! Toujours est-il que c'est Auguste Normant qui est chargé du projet pour Bouvines. Il ne faut pas confondre cet architecte avec son homonyme, Clovis Normand qui travaille à la même époque dans la région de Montreuil-sur-Mer. Il est né en 1830 et a dirigé 670 chantiers divers dont 45 églises neuves. Il décède en 1909. Celui que Félix Dehau choisit est né en 1826, et exerce à Lille. Admis comme architecte des travaux communaux et des bâtiments civils en 1853, il déclare avoir travaillé 12 ans dans le cabinet de l'architecte Caloine à Lille. Il figure parmi les donateurs pour la construction de Notre-Dame de la Treille, ce que rappelle une plaque dans la crypte. Son titre de gloire est la construction de l'église de Bouvines et le reste de sa carrière est inconnu. Il meurt le 6 avril 1906 à 80 ans, ayant eu de son épouse, Adélaïde Dufresne, neuf enfants tous morts en bas âge.

Plusieurs projets vont être présentés à la toute puissante Commission des Bâtiments Civils et à l'architecte diocésain, Henri de Baralle. Ce sont des censeurs impitoyables. Le projet du 8 mai 1878 est jugé trop grand pour cette commune qui n'a que 606 habitants. Un autre, du 8 janvier 1879, est trop cher ! Une rectification en février suivant ne reçoit pas davantage d'approbation, pas plus que les plans du 10 octobre suivant. Le Ministre des Cultes écrit alors au maire et son courrier contient cette phrase stupéfiante : *Ces rectifications fussent-elles opérées que l'ensemble de l'œuvre n'en serait pas moins d'une médiocrité d'autant plus regrettable qu'il s'agit d'une localité dont le nom rappelle de glorieux souvenirs contemporains d'une belle époque d'architecture.* Ainsi donc, le Ministre reconnaît implicitement que tout ce qui s'est bâti dans nos villes et villages comme églises de ce genre (et la liste serait longue !) ne vaut pas tripette ! Ceci demanderait de longs développements. Mais, à Bouvines, le message est bien entendu.

Dès lors, un nouveau projet est établi, encore plus grand, encore plus cher. Et cette fois il est accepté à la condition de modifier quelques détails insignifiants ! Normant s'est inspiré de la Sainte Chapelle de Paris, mais plus encore de Saint-Urbain de Troyes, monument très souvent vanté par Viollet le Duc dans ses écrits. Ici, il est réduit à ses formes essentielles, dépouillé de tous clochetons, gables, balustrades, diminué des bas-côtés de la nef.

Cependant, au transept, sont reprises les fenêtres jumelées qui caractérisent l'église troyenne. Seul le clocher se démarque de son modèle et, peut-être, osera-t-on le juger un peu maigre et trop composite pour cette masse élégante et bien venue dans le paysage. Les plans sont adoptés le 22 mai 1880. L'adjudication anticipe les derniers remaniements demandés par les Bâtiments Civils et a lieu le 11 mars 1880. Ce sont deux entrepreneurs de Bouvines qui emportent le chantier, Henri Thyse et Jean-Baptiste Martin. Le gros œuvre est achevé et réceptionné le 23 juin 1886. Remarquons au passage que nos villages ont encore des entreprises capables d'élever de tels édifices ! Les factures s'élèvent à 63 580 francs 92 centimes. La commune ne peut payer qu'un peu plus de 41 000 francs, la paroisse donne 12 000 francs, le Ministère des Cultes octroie une subvention exceptionnelle de 12 000 francs. Aussitôt l'édifice achevé, le maire se préoccupe des vitraux auxquels l'architecture de l'église fait la part belle !

Il faut encore rectifier ici une erreur souvent répétée. Cet édifice n'a pas été conçu pour recevoir des verrières déjà préparées ! Mais celles-ci vont être l'objet d'une véritable aventure, longue et pénible. Elle a fait l'objet de nombreuses études et elle n'est qu'esquissée ici. Le 20 mars 1887, le maire signe un engagement avec la Maison Champigneulle, basée à Bar-le-Duc. C'est le fils de Charles (1820-1882), Emmanuel (1860-1942), qui va réaliser cet immense travail sous la responsabilité de sa mère, qui a pris l'atelier en charge. Les cartons sont exécutés par un peintre d'Histoire, Pierre Fritel (1853-1942).

Une souscription nationale est lancée par Félix Dehau en 1888, soutenue par un comité de patronage des plus prestigieux. Mais l'époque n'est plus favorable à ces grands élans monarchiques et, en définitive, c'est le maire qui supportera presque toute la dépense, colossale ! Mais c'est un mémorial surprenant et superbe qu'il a laissé à la postérité. Surprenant - car c'est rare, sinon unique, que les verrières ne représentent aucune scène religieuse, et superbe - car c'est un des meilleurs exemples du néogothique que l'on puisse trouver en cette région.

D'après Alain PLATEAUX (dir.de) *Les églises de la Pèvèle française* – Mardaga – Liège 1990.

Pour les vitraux, cf. Jean-Louis PELON et Michel CHOPIN – *Bouvines, l'église, la bataille*. Ed. APAD 2008.